

Formes de la militance juive radicale en Pologne

Daniel Grinberg

Des communautés juives importantes et hétérogènes sont attestées dans les territoires polonais depuis le XII^e siècle. Entre le XVI^e et le XVII^e siècle, elles étaient même considérées comme l'âme véritable de la culture et de la religion juives ashkénazes. À cette époque, les grandes communautés d'Europe occidentale, comme celles d'Amsterdam ou d'Anvers, exigeaient des rabbins formés dans les *yeshivoth* de Pologne. La situation changea abruptement au XVIII^e siècle : l'Europe orientale était de plus en plus rétrograde, le mouvement juif des Lumières (la *Haskala*) y parvint plus tard qu'ailleurs. Pendant la première moitié du XIX^e siècle, sur le territoire de la « Pologne du Congrès », créé en 1815 comme province russe, la population comptait quelque 10 % de Juifs, déjà radicalement différents des Juifs d'Allemagne ou de France, qui étaient bien moins nombreux. Au début des grandes vagues de migrations vers l'Occident après les premiers pogroms, dans les années 1880, les Juifs de Russie et de Galicie austro-hongroise, sur les territoires de la Pologne d'avant la partition, constituaient encore près de 80 % des populations juives d'Europe, du seul point de vue démographique.

Pendant longtemps, leurs voisins polonais et russes ainsi que leurs coreligionnaires vivant en Europe occidentale les considéraient à juste titre comme une collectivité extrêmement traditionnelle, conservatrice et politiquement peu fiable. Lorsque l'influence juive se fit plus forte dans les idéologies et les mouvements sociaux, attisant en Occident les accusations antisémites selon lesquelles les Juifs étaient par nature de dangereux extré-

mistes préparant la révolution mondiale, en Europe de l'Est prévalait un autre stéréotype de gauche, celui du Juif usurier ou capitaliste, défenseur entêté de l'ordre social injuste régnant¹. Ce n'est que lorsque les activités sociales et politiques des Juifs se développèrent brusquement pendant les deux dernières décennies du XIX^e siècle, parallèlement à l'éveil d'aspirations similaires chez de nombreux peuples de Russie, que le tableau changea radicalement, au point que l'Okhrana, la police secrète du Tsar, put exploiter avec succès, dès le début de cette nouvelle période, le mythe du militantisme juif par l'intermédiaire de faux tristement célèbres, les « Protocoles des Sages de Sion² ».

Le présent article porte sur la seule période de 1881 à 1917, soit sur les deux premières générations de révolutionnaires d'origine juive, originaires des territoires polonais, en particulier sur les rares d'entre eux qui prirent des options libertaires. Toutefois, pour replacer ce sujet dans son contexte historique, il nous faut aborder quelques problèmes méthodologiques plus généraux.

On explique communément la question du radicalisme juif par deux stratégies différentes. Selon la première explication, qui me paraît légitime, il n'y a pas de problème, étant donné qu'il n'y a pas de lien spécifique entre judéité et radicalisme politique. Les tenants de stratégie soulignent le fait que, si l'on rencontre beaucoup de militants juifs importants dans des mouvements religieux, sociaux et politiques de différentes nuances de gauche, les militants ont toujours été une petite minorité au sein des populations juives. Dans le Parti communiste polonais (KPP) d'avant-guerre, par exemple, parti qui avait aussi des membres dans la Biélorussie actuelle et en Ukraine, les personnes d'origine juive comptaient pour 26 % des effectifs, mais lors des seules élections locales auxquelles le Parti (sous un autre nom) présenta des candidats, il n'obtint que 1 à 2 % des voix des électeurs juifs³. Un autre argument à l'appui de cette position est le fait que, plus le

1. Sur ces deux stéréotypes, voir notamment E. Silberner, *Western European Socialism and the Jewish Problem 1800-1918*, Jerusalem 1955.

2. Norman Cohn, *Die Protokolle der Weisen von Zion*, Berlin 1969 [*Histoire d'un mythe*, Gallimard, coll. « Folio Histoire », Paris, 1992].

3. G. Simoncini, « Ethnic and social diversity in the membership of the Communist Party of Poland 1918-1938 », in *Nationalities Papers*, numéro spécial, suppl. 1/94, p. 55-91.

prestige social ou la position économique des Juifs sont élevés, moins ils ont tendance à faire des choix politiques révolutionnaires, comme on le voit aujourd'hui en France ou aux Etats-Unis, en comparaison avec la période précédant la Seconde Guerre mondiale. De ce point de vue, les militants juifs ne se distinguaient en rien des militants d'autres origines, et leurs motivations étaient dictées par des facteurs transitoires et extérieurs.

L'autre stratégie voit certains liens entre la judéité entendue au sens large et la tendance à chercher des solutions radicales. Parmi les facteurs responsables de cette situation, on mentionne généralement les aspects révolutionnaires du judaïsme (Michael Löwy), une forte sensibilité aux questions touchant la justice, ou la tendance, provenant de la religion et du mode de pensée, à tout remettre en question. Les auteurs portés sur l'analyse sociologique ou psychologique soulignent la marginalité, la position de parias des Juifs dans les sociétés en cours de modernisation (Hannah Arendt, Robert Wistrich), voire la relative permanence des dispositions nées de ces circonstances (Isaiah Berlin, Peter Gay⁴). Le point commun à ces explications est le fait qu'elles ne portent pas sur la radicalité en tant que telle mais sur les penchants pour ce choix. En outre, la plupart se concentrent sur la question de savoir pourquoi cela a été possible. En revanche, si nous nous intéressons à l'engagement libertaire, la vraie question, au moins pour ce qui touche les Juifs de Pologne, est plutôt : pourquoi ce courant a-t-il été si faible par rapport à d'autres engagements politiques ?

Ce dernier problème, celui d'un faible taux de participation non seulement par comparaison avec les marxistes juifs mais aussi avec leurs compatriotes de Pologne orientale, plus russifiés, n'a jamais été discuté sérieusement ni même relevé. Une raison éventuelle tient au fait que les études historiques à ce sujet ont été dans leur majorité écrites par des auteurs russes ou qui se fondaient sur des sources russes. De leur point de vue, les tendances faibles et sporadiques à l'engagement libertaire à l'ouest de Vilnius n'avaient guère d'importance face à ce qui se passait à Pale, au centre même des établissements juifs. En effet, des auteurs comme Paul Avrich ou Moshe Goncharok ne citent que les mili-

4. Isaiah Berlin, *Jewish Slavery and Emancipation*, Londres 1952 ; Peter Gay, *Freud, Jews and other Germans*, Oxford 1985.

tants et les événements directement liés à la partie russe du mouvement juif. De plus, ils semblent méconnaître totalement les traits culturels, voire idéologiques, qui caractérisent les militants juifs occidentalises de la Pologne du Congrès⁵. Les Juifs polonais eux-mêmes se sentaient obligés de « défendre leur réputation » face aux accusations constantes de penchants illégalistes et révolutionnaires, qui formèrent finalement le concept de judéo-communisme (*Zydokomuina*). Ils cherchèrent à minimiser le problème ou firent mine de l'ignorer. Pour les communautés juives, jusqu'à leurs membres les plus progressistes, les anarchistes d'origine juive s'étaient engagés dans la forme la plus extrême et la plus impardonnable de désacralisation des traditions nationales. Il leur semblait que leur choix remettait en question toute idée de préserver les particularismes, à un moment où justement les Juifs en tant que groupe devenaient en Pologne une nation moderne ; ainsi les anarchistes ne rencontraient de toutes parts que la haine, les préjugés, souvent le silence.

Dans l'historiographie polonaise, la situation est encore plus compliquée quand on se place au point de rencontre entre anarchistes et juifs, deux questions très « délicates » pour des générations successives d'intellectuels polonais, c'est le moins qu'on puisse dire. Les circonstances historiques font que l'anarchisme n'a jamais rencontré ici une vaste audience ni un grand intérêt. Avant 1918, quand l'État polonais n'existait pas, l'anarchisme équivalait à une haute trahison ; par la suite, il fut considéré comme un défi flagrant à la puissante Église catholique. C'est pourquoi le nombre des anarchistes polonais vivant sur sol polonais (nous ne parlons pas ici des émigrés) a toujours été très limité, et l'anarcho-syndicalisme ne s'est jamais développé comme il a pu le faire en territoire tchèque. Aujourd'hui encore, les biographies de ses plus fameux adeptes, comme Eduard Abramowski, cherchent à dissimuler cet aspect de leur vie. Les Juifs, pour leur part, ont été largement traités par les historiens, mais avec beaucoup de préjugés auxquels s'ajoutait souvent une bonne dose d'ignorance. Toutes les tendances qui n'allaient pas dans le sens des aspirations nationales polonaises ne purent jamais être présentées avec sincérité, en particulier celles qui

5. Voir Moshe Goncharok, *Wiek woli*, Jérusalem, 1996.

reposaient sur des principes antireligieux. Depuis la Shoah, dans la Pologne communiste, la seule discussion autorisée portait sur certains aspects des mouvements marxistes. Après les purges anti-sémites de 1968, même ces portes se fermèrent. Pendant une vingtaine d'années, on ne put jamais mentionner ces sujets.

Dans la Pologne contemporaine, la « question juive » est à nouveau d'actualité, et ce territoire interdit naguère retrouve un intérêt non seulement auprès des chercheurs mais aussi du grand public. Mais fort peu de choses ont été écrites sur les adeptes juifs de Bakounine et de Kropotkine. On ne peut pas tout expliquer par le peu d'intérêt que soulèvent en Pologne des thèmes associés de près ou de loin avec le marxisme. D'autres facteurs semblent plus importants. Les auteurs qui cherchent à faire revivre le souvenir des grandes traditions juives en Pologne laissent ce petit chapitre de côté, non seulement parce que l'anarchisme n'est pas à la mode mais surtout parce qu'ils ne disposent pas des informations nécessaires et qu'ils sont intimement convaincus, à tort, que les anarchistes juifs ayant abandonné religion et tradition ont complètement perdu leur judéité, qu'ils sont typiques du phénomène qu'Isaac Deutscher a défini comme « les Juifs non juifs⁶ ». L'inaccessibilité des sources et de la littérature essentielle (généralement publiée en yiddish, langue peu connue aujourd'hui) est sans doute un autre facteur important. Sur territoire polonais, les sources qui ont survécu à la Shoah sont très limitées et unilatérales. Herman Rapaport en a publié une sélection parmi celles qui sont conservées aux Archives générales des documents anciens (*Archiwum Głównie Akt Dawnych*, AGAD)⁷. Cette sélection répertorie surtout des documents judiciaires-policiers russes de l'époque de la révolution de 1905. Il serait vain d'espérer trouver là des documents personnels présentant objectivement les militants de leur propre point de vue. De tels documents existent toutefois à l'étranger, dispersés dans les principaux lieux d'immigration des militants : Paris, Londres, Tel Aviv, Buenos Aires, Montevideo ou New York, et surtout là où ils créèrent des maisons d'édition et des périodiques. Une collection intéressante est aussi conservée à la Labadie Collection de la

6. Isaac Deutscher, *The Non-Jewish Jew and other Essays*, Londres, 1981.

7. H. Rapaport, *Anarchizm i anarchiści na rzeźniach polskich do 1914 roku*, Varsovie, 1987.

Bibliothèque de l'université du Michigan à Ann Arbor; on y trouve des périodiques rares et des témoignages personnels, généralement sur des périodes ultérieures. Ce genre de sources a été exploité de belle manière par Paul Avrich dans ses travaux sur l'anarchisme russe⁸. Les riches collections de l'International Instituut voor Sociale Geschiedenis (IISG) d'Amsterdam contiennent beaucoup moins de matériel sur les anarchistes de Pologne.

Mais revenons maintenant à notre présentation initiale des circonstances ayant mené à la radicalisation d'une partie croissante de la jeunesse juive et de l'impact qu'elle a eu sur son évolution. Le potentiel révolutionnaire des Juifs de Pologne s'affirme pour la première fois au XVIII^e siècle, lorsque le mouvement messianique des Hassidim trouva auprès d'eux ses partisans les plus nombreux et les plus zélés. Ce n'est toutefois que beaucoup plus tard que des mouvements sociaux radicaux apparurent; nous ne connaissons que quelques noms d'enthousiastes de la Révolution française dans les territoires centraux de Pologne. À cette époque, les masses juives d'Europe orientale étaient totalement ignorantes de ce qui se passait dans le lointain Paris mythique. Mais cinquante ans plus tard, lors du premier Printemps des nationalités (1848), nombre de fils de petits artisans juifs montèrent aux barricades de Lvov, Prague ou Vienne; il y en eut plus encore parmi les partisans du soulèvement national polonais de 1863.

Isaiah Berlin a comparé à juste titre les processus en cours dans les communautés juives d'Europe centrale pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle à la fonte d'un glacier ou d'un iceberg. Les intellectuels juifs émergents furent évidemment les plus disposés à l'acculturation et à l'assimilation. Les groupes ethniques et culturels alentour, allemands, polonais, russes, plus tard ukrainiens et lituaniens, qui avaient tôt développé une conscience nationale moderne, rivalisèrent pour les gagner à leur cause. Les Juifs réagirent plus tard en suivant l'exemple de leurs voisins, dans l'espoir de créer une nation juive en tant que telle. Dans les territoires russes, cette réaction se produisit toutefois un peu trop tard. Une bonne partie de la jeune génération se radi-

8. P. Avrich, *Anarchist voices*, Princeton, 1995.

calisa dans un esprit internationaliste, prenant exemple sur les exploits de la *Narodnaïa Wolia* (la Volonté du Peuple). Certains d'entre eux adhèrent au marxisme, mais les autres constituèrent la première génération d'anarchistes juifs russes.

Dans les territoires polonais, les Juifs russifiés (les *litvaks*) et les modèles russes étaient considérés avec méfiance. En Russie, les jeunes gens qui fuyaient le *heder* (école juive traditionnelle) étaient fascinés par l'idée d'aller au peuple; dans la Pologne du Congrès et en Galicie des années 1870-1880, ces groupes aspiraient à s'intégrer à l'intelligentsia polonaise. Dans les années 1890, avec la montée de l'antisémitisme moderne, la plupart d'entre eux s'engagèrent dans des mouvements juifs spécifiques. On trouve bien sûr un certain nombre de noms juifs parmi les membres des partis socialistes polonais, mais en proportion relativement faible par comparaison avec les partis russes.

Les premiers anarchistes déclarés parmi les Juifs polonais sont repérables, après 1884, dans les milieux d'artisans émigrés à Londres et à Paris. Les anarchistes juifs parisiens sont aussi à l'origine de la constitution à Bialystok, en 1903, du premier groupe libertaire juif panrusse organisé⁹. On peut trouver auparavant des individus fascinés par l'anarcho-communisme, provenant pour la plupart des milieux intellectuels ou artistiques. Ce sont surtout des artistes juifs ayant étudié à Munich ou à Paris qui furent sensibles aux enseignements libertaires¹⁰. Miecislav Goldberg (Mieczyslaw Goldberg), publiciste et critique théâtral dans le Paris de la fin du siècle, devint un anarchiste à part entière après avoir été en contact avec des nationalistes polonais¹¹.

Les raisons qui président à des choix idéologiques et politiques sont compliquées, et même ceux qui font ces choix ne les comprennent pas toujours. Quelques documents personnels nous autorisent toutefois à décrire au moins les motifs principaux dans ce cas particulier. Les plus importants semblent être le

9. R. Rocker, *The London Years*, Londres 1956, p. 160. Voir aussi l'introduction inédite de H. Rapaport à son livre, p. 30.

10. Voir D. J. Siewierjukhin, O. L. Lijkind, *Khudozniki russoj emigracii (1917-1941)*, Saint-Petersbourg, 1994.

11. Goldberg fut un personnage très en vue parmi les juifs parisiens. Voir Pierre Aubery, *Anarchiste et décadent: Mécislav Golberg (1869-1907)*, Paris, 1978; Catherine Coquio (éd.), *Miecislav Golberg, passant de la pensée*, Paris, 1994.

besoin de justice, le désir brûlant de vivre dans un monde meilleur sans injustices ni frontières ni divisions de classes, de peuples ou de nations ; un monde où seules les actions de chacun déterminent son destin. Si les marxistes croient au déterminisme historique, les anarchistes mettent plutôt leurs espoirs dans la liberté et en eux-mêmes¹². Pour les anarchistes juifs, des raisons spécifiques sont tout aussi importantes : cette idéologie représente le remède le plus radical contre leur bas statut social et l'antisémitisme régnant. Une solution universaliste, qui résout non seulement la question juive mais aussi celle de toutes les nations et toutes les religions dans une grande fraternité humaine, ne pouvait que séduire des gens dans leur situation. Cela veut-il dire qu'en adoptant les idées de Proudhon, ils perdaient toutes leurs caractéristiques nationales ? Certes non. Même si l'idéologie du drapeau noir est naturellement universaliste, plus encore que le socialisme, on constate toujours des différences entre ses militants provenant de pays différents ou de cultures minoritaires. De même qu'on parle d'anarchisme espagnol, italien ou français, de même il convient de parler d'anarchisme juif. Il a eu des caractéristiques propres, qu'il s'agisse de la variante polonaise, russe ou ukrainienne.

Certains auteurs tendent à voir là des identités qui s'excluent les unes les autres. Selon eux, une personne ne peut avoir qu'une identité. Moshe Goncharok, par exemple, tient pour juifs les seuls anarchistes qui pratiquaient de manière prédominante le yiddish dans leurs activités politiques¹³. Ce raisonnement me paraît discutable et éloigné de la réalité. De nombreux militants, qui pour cet auteur sont simplement des Russes ou des Ukrainiens d'origine juive, correspondaient avec leurs compagnons en yiddish et, à la vérité, ne rompirent jamais les liens avec les communautés juives. Ils firent simplement un autre choix : un des nombreux choix possibles pour les Juifs ayant adopté une pensée radicale. Les bribes d'information disponibles sur les activités des

12. Sur ce sujet, voir notamment A. Hamon, *Psychologie de l'anarchiste-socialiste*, Paris 1895, ouvrage fondé sur un questionnaire de l'auteur et sur l'enquête du *Libertaire* (1902). Voir aussi D. Grinberg, *Ruch anarchistyczny w Europie Zachodniej 1870-1914*, Varsovie 1994.

13. M. Goncharok, *Oczerki po istorii jевriejskogo anarchistskogo dviżenija*, Jérusalem, 1998.

anarchistes de Varsovie, de Lodz ou de Bialystock pendant la révolution de 1905-1907 – parfois appelée, avec une certaine exagération, le « quatrième soulèvement polonais » – suggèrent que les anarchistes juifs militaient avec ferveur dans leurs propres cercles, mais qu'en même temps ils coopéraient avec des révolutionnaires polonais ou russes. Anarchistes juifs du point de vue de leur langue, de leur culture et de leur milieu social, ils étaient aussi membres à part entière des mouvements révolutionnaires polonais et russes. R. Nagórski, dans sa brève « Histoire du mouvement anarchiste en Pologne¹⁴ », n'a aucun doute à ce sujet. Les dénonciations régulières à la police dont ils faisaient l'objet de la part de membres du Parti socialiste (PPS) étaient dues à leur idéologie, qui représentait un risque pour la stratégie à long terme du parti.

Mais par ailleurs leur choix n'était pas évident. La concurrence entre les idéologies allait bon train, au tournant du siècle, pour se gagner les « âmes » des jeunes gens, à cette époque de tardif éveil national ; et l'anarchisme eut assez peu d'écho parmi eux. Les jeunes juifs (il s'agissait d'hommes pour 95 % d'entre eux) qui étaient sortis de la sphère d'influence de leurs communautés, avaient rompu avec le hassidisme ou l'orthodoxie juive, n'avaient pas besoin de rallier des mouvements d'extrême gauche pour être traité de radicaux par leurs compatriotes plus traditionnels. Il était suffisant de décider de soutenir des « folkists » à la Simon Doubnov, qui soutenait le rôle de l'autonomie culturelle et le yiddish comme langue maternelle, des sionistes (de toutes nuances, de la gauche à la droite ; il y eut même quelques anarchistes sionistes, adeptes du français Bernard Lazare) ou des libéraux progressistes. Des choix vraiment radicaux étaient constitués par l'adhésion au mouvement syndicaliste révolutionnaire ou la décision d'entrer dans un des partis de gauche, marxistes ou mêlant le marxisme avec des éléments juifs spécifiques, comme le BUND (créé en 1897, affilié à la social-démocratie russe mais y faisant passer le postulat d'une vaste autonomie culturelle), les *Poale Zion* (créés en 1906) ou, plus tard, l'*Hashomer Hatzair*. Les défis posés par la modernité et par l'antisémitisme

14. R. Nagórski, « Histoire du mouvement anarchiste en Pologne », in *La revue internationale anarchiste*, Paris, 15 novembre-15 décembre, 1924.

favorisèrent indubitablement les choix les plus radicaux. Mais opter pour l'anarchisme ou l'anarcho-syndicalisme semble une solution encore plus extrémiste. Seuls quelques individus eurent le courage d'opter pour un courant qui ne tenait aucun compte des particularismes juifs au nom de la révolution générale.

Les grandes lacunes dans la documentation existante rendent fort difficile la caractérisation de ceux qui participèrent à cette aventure. Ce qui fait le plus défaut, ce sont les témoignages personnels. Souvent nous ne connaissons que le pseudonyme de militants, pas même leur vrai nom. Pour analyser leur groupe, nous pouvons partir du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier polonais* (*Słownik biograficzny działaczy polskiego ruchu rewolucyjnego*), une publication riche en détails malgré ses choix tendancieux, et qui s'est malheureusement arrêtée à la lettre K. On y apprend que les militants libertaires représentaient quelque 4% de l'ensemble; mais en analysant les statistiques russes, très imparfaites, pour les années 1905-1907¹⁵, on constate que ce petit groupe était nettement sur-représenté parmi les victimes et les personnes condamnées, jusqu'à la peine de mort. Les libertaires représentent plus de 10 % de toutes les compilations¹⁶. Plus de 80% des anarchistes dont les biographies figurent dans le dictionnaire ont des origines juives attestées¹⁷. De ce point de vue, ils ne peuvent être comparés à aucune autre fraction du mouvement révolutionnaire polonais. Une autre caractéristique de cet ensemble est la presque totale absence de femmes. Sur plus de 600 militants, membres du groupe *Walka* (la lutte) de Białystok, de *Czarny Sztandar* (l'étendard noir) de Białystok et de Vilnius, de petites organisations varsoviennes à la brève existence comme *Internacional* ou *Frajhajt* (la Liberté), ou encore de groupes de la période post-révolutionnaire comme *Zmowa Robotnicza* (Conspiration ouvrière) et *Rewolucyjni Mściciele* (les Vengeurs révolutionnaires), on trouve moins de dix femmes. Leur pourcentage était nettement plus élevé en Russie, bien qu'inférieur à celui des femmes dans les mouvements socialistes.

Le dénominateur commun de tous les groupes énumérés ci-

15. E. Kaczynska, *Człowiek przed sadem*, Varsovie 1986, p. 238-250

16. H. Rapaport, *Anarchizm i anarchisci*, cité note 7, p. 4.

17. *Słownik biograficzny działaczy polskiego ruchu rewolucyjnego*, vol. 1-2, Varsovie 1978-1992.

dessus est leur intérêt pour le terrorisme économique, leur anti-capitalisme militant et leur profonde foi en l'anarcho-communisme développé par Kropotkine¹⁸. On trouve souvent des œuvres de Kropotkine parmi les livres saisis lors de perquisitions. Il n'y avait en revanche que quelques militants d'autres courants, *bezmotywniki* (sans motifs) comme en Russie, pacifistes tolstoïens ou anarcho-syndicalistes.

Ce qui frappe tout de suite dans les sources, c'est le jeune âge des participants. Il s'agit en général de jeunes ouvriers ou artisans, âgés de 15 à 20 ans. Cela les distingue des membres des mouvements politiques ou sociaux de la Belle Époque, tandis qu'on peut voir des similitudes avec les mouvements de protestations des jeunes générations actuelles.

Des conclusions intéressantes peuvent être tirées de l'analyse de leur origine sociale. Contrairement à l'idée générale selon laquelle il s'agissait d'un groupe assez homogène, essentiellement prolétaire, plusieurs anarchistes juifs provenaient des couches élevées de la société. Certains étaient les fils rebelles d'hommes d'affaires prospères ou d'artisans aisés, même si la majeure partie d'entre eux provenait des classes les plus pauvres. La plupart des anarchistes juifs polonais de la première génération n'avaient aucune formation, hormis les premières classes du *heder*. Ce peut être cette soif de comprendre le monde qui les fit lire des ouvrages non conventionnels et en fit des adeptes de Proudhon, autodidactes comme lui.

Une autre constante intéressante tient au fait que la plus grande partie des militants avait des frères, souvent plus âgés et sympathisants des autres tendances de la gauche, qui avaient été les premiers dans les familles à ouvrir la voie de la militance radicale. C'est grâce à eux que les cadets purent faire des choix encore plus radicaux. Ce fut le cas, par exemple, des familles de Mieczysław Goldberg et de Izrael Blumenfeld, qui faisaient partie du groupe anarcho-communiste *Internacjonal*, à Białystok, et des frères tisserands Dawid et Szlama Bekker, activistes du *Walka*.

Pour ce qui concerne les professions des militants que nous connaissons, la situation n'est pas très différente de celle qui

18. Pour plus de détails sur l'idéologie des groupes anarchistes polonais de cette époque, voir D. Grinberg, « *Zdziejów polskiego anarchizmu* », *Mówia wieki* 11/1981, p. 14-16.

émerge des données fournies par Jean Maitron ou par René Bianco pour la France¹⁹. On trouve de nombreux représentants des « professions artisanales sédentaires », comme des cordonniers, des tailleurs ou des casquettiers. Mais la première place revient aux tisserands (comme on le voit en particulier à Bialystok, Lodz et Zgierz). À Varsovie, Cravovie et Vilnius, les membres de l'intelligentsia eurent des rôles importants : des enseignants, des journalistes, des typographes – ces derniers constituant une sorte d'« aristocratie » à la frontière avec les intellectuels. Ces distinctions sociales et professionnelles, n'eurent pas un réel impact sur leur attitude à l'égard de la religion. Les anarchistes se définissaient, selon les suggestions intellectuelles de l'époque, « libres penseurs » ou « agnostiques ». Les tracts ou les pamphlets qu'ils diffusaient se moquaient souvent de ces juifs de leur génération qui renonçaient au judaïsme pour « embrasser » simplement la version catholique de la religion chrétienne.

Leur révolte était toujours inévitablement tournée vers les Pères, la Famille, la Religion. Les traditions juives et les formes traditionnelles d'organisation sociale étaient décrites en demi-teinte et définies comme les plus gros obstacles à une amélioration radicale du destin de leurs compatriotes. Étant eux-mêmes un produit caractéristique de la dissolution d'une société qui devait régler ses comptes avec le processus inévitable de modernisation, les Juifs anarchistes décidaient sciemment de pousser à l'extrême ce processus. Attentats, attaques et autres actions à main armée, rendaient encore plus aigus les conflits de classes existants et réels, et permettaient d'accélérer la naissance d'une société nouvelle. S'ils avaient vécu dans une des démocraties occidentales, comme celles du groupe londonien *Arbajter Frayjnt Chub*²⁰, ils auraient probablement soutenu pacifiquement les « prises au tas » prônées par Kropotkine dans *La conquête du pain*. Dans la sombre réalité sociale de la Russie tsariste et dans l'atmosphère bouillonnante de la Pologne du Congrès, ils ne pouvaient pas ne pas être des militants radicaux et belliqueux, en conflit inégal avec les forces prépondérantes de l'État, dont ils

19. J. Maitron, « Un anar, qu'est-ce que c'est ? », *Le mouvement social*, n° 83, p. 27; R. Bianco, *Le mouvement anarchiste à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône 1880-1914*, Marseille, 1997, p. 346.

20. W. D. Fishman, *East End Jewish Radicals 1875-1914*, Duckwoth, 1975.

étaient continuellement chassés et tués sans pitié. L'écrivain polonais Stanislaw Brzozowski leur a rendu un magnifique hommage dans son roman *Les flammes (Plomienie)*, publié en 1907. D'autres écrivains, par contre, et on peut citer parmi eux Henryk Sienkiewicz ou Andrzej Strug, haut représentant socialiste de la Maçonnerie polonaise, les ont caricaturés comme des personnages démoniaques, ou comme des fous avec toujours une bombe à la main. Les opinions qui circulaient à leur égard dans les cercles juifs bien pensants n'étaient pas plus correctes et étaient le plus souvent dictées par des contraintes politiques.

Aujourd'hui, en ce début de nouveau siècle, nous pouvons évaluer de manière plus juste et plus généreuse le travail qu'ils ont accompli. Sans oublier l'extrémisme exagéré de quelques-unes de leurs actions ou positions, ni le côté quelquefois simpliste de leur conception du monde, nous devons réévaluer leur idéalisme et les nouveautés qu'ils ont introduites dans la vie juive. Sans cette fraction de radicaux, fût-elle extrêmement minoritaire, la vie culturelle et sociale des Juifs dans les territoires polonais n'aurait jamais pu être aussi riche qu'elle l'a été.